

Le 26 septembre 2016

A propos du spectacle:

Seuls

WAJDI MOUAWAD

Le solo de café-théâtre de Wajdi Mouawad

Le nouveau directeur de La Colline a ouvert la saison avec « Seuls », une pièce autobiographique.

Un homme se met à nu, ou presque, vêtu d'un simple caleçon noir, sur le devant de la scène. Cet homme, c'est Wajdi Mouawad. Il est auteur, metteur en scène et acteur, québécois d'origine libanaise, vivant en France depuis plusieurs années et, en avril, à 47 ans, il a été nommé directeur du Théâtre national de la Colline, à Paris.

La Colline, parmi les institutions théâtrales de notre pays, est celle qui est consacrée à l'écriture contemporaine - le mot étant entendu dans un sens assez large : en gros, d'Ibsen et Tchekhov à aujourd'hui. En nommant Wajdi Mouawad, l'Etat - les directeurs des théâtres nationaux sont nommés par le président de la République sur proposition du ministère de la culture - a accompli un geste fort : celui de choisir un auteur, d'abord, alors que ses prédécesseurs, Alain Françon et Stéphane Braunschweig, sont des metteurs en scène. Et celui d'un homme venu d'ailleurs, doublement lié à l'espace francophone, et porteur d'une vie marquée par le sceau de l'exil.

Une pièce fortement autobiographique

Quand Wajdi Mouawad est arrivé à la tête du paquebot du 20^e arrondissement, la saison 2016-2017 du théâtre était déjà bouclée par Stéphane Braunschweig, qui, lui, a été nommé à la tête de l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Il restait peu de marge de manœuvre à l'artiste québécois pour imprimer sa marque.

Le nouveau directeur de La Colline a donc choisi, pour se présenter à son public, de reprendre en ouverture de saison un spectacle qu'il a créé en 2008, *Seuls*, dont il assume à la fois le texte, la mise en scène et le jeu. C'est de plus une pièce fortement autobiographique. Wajdi Mouawad s'y met en scène dans la peau d'un jeune homme qui, de toute évidence, ressemble à celui qu'il a été.

On découvre ce garçon nommé Harwan dans son studio spartiate de Montréal. Son directeur de thèse lui demande instamment d'avancer de plusieurs mois la soutenance de celle-ci - laquelle porte sur le metteur en scène québécois Robert Lepage -, sa petite amie vient de le quitter et son père sombre dans le coma.

Le meilleur de « Seuls » tient dans ce qu'il dit de l'exil, tel qu'il se vit dans la vie de tous les jours

La première partie du spectacle, qui est aussi la plus touchante et la plus réussie, même s'il ne s'agit là guère plus que de café-théâtre de bon niveau, suit de près les péripéties d'Harwan. Le meilleur de *Seuls* tient dans ce qu'il dit de l'exil, tel qu'il se vit dans la vie de tous les jours : le rapport au temps, à la lumière, aux souvenirs qui s'effacent, à la survie quotidienne dans un environnement dont on n'a pas appris les codes dans l'enfance. Et ce n'est bien sûr pas un hasard si *Seuls* bascule quand Harwan se trouve dans la cabine d'un Photomaton pour réaliser des photos d'identité. Tout à coup, cette identité déraile, et fait basculer celle du spectacle lui-même, qui se mue en étrange performance.

Un expressionnisme superlatif

Ouvrant la valise qui semble être l'objet symbole de sa vie, notre jeune héros qui, quand il était enfant, rêvait d'être une étoile filante, y trouve des tubes de peinture de couleur vive. Alors, Wajdi-Harwan, pendant la deuxième heure de son spectacle, va déverser, décharger, faire gicler de manière éjaculatoire de grands jets de couleur, au fil de ce voyage intérieur que sous-tend la parabole du fils prodigue.

Et là, on a du mal à le suivre, dans cette tentative de traduire avec un expressionnisme superlatif le lyrisme qu'il avait contenu dans son texte. Cette esthétique hyperchargée, pour ne pas dire dégoulinante, affaiblit l'ensemble du spectacle. La comparaison, amenée par l'histoire elle-même, avec Robert Lepage, devient alors assez cruelle, tant Mouawad, dans ce solo, peine à atteindre la capacité qu'a son grand aîné de donner une dimension universelle à une histoire intime et personnelle.

Seuls n'a pas non plus la puissance des trois grandes pièces qui ont rendu Wajdi Mouawad célèbre - *Littoral*, *Incendies* et *Forêt* -, et l'accueil a été pour le moins mitigé, vendredi 23 septembre, lors de la première. Wajdi Mouawad a un public, fidèle, qui le suit depuis des années et aime son théâtre populaire et généreux. Mais le public parisien de La Colline, formé aux grands auteurs de la modernité, attend forcément un geste plus significatif que celui-ci.

Fabienne Darge